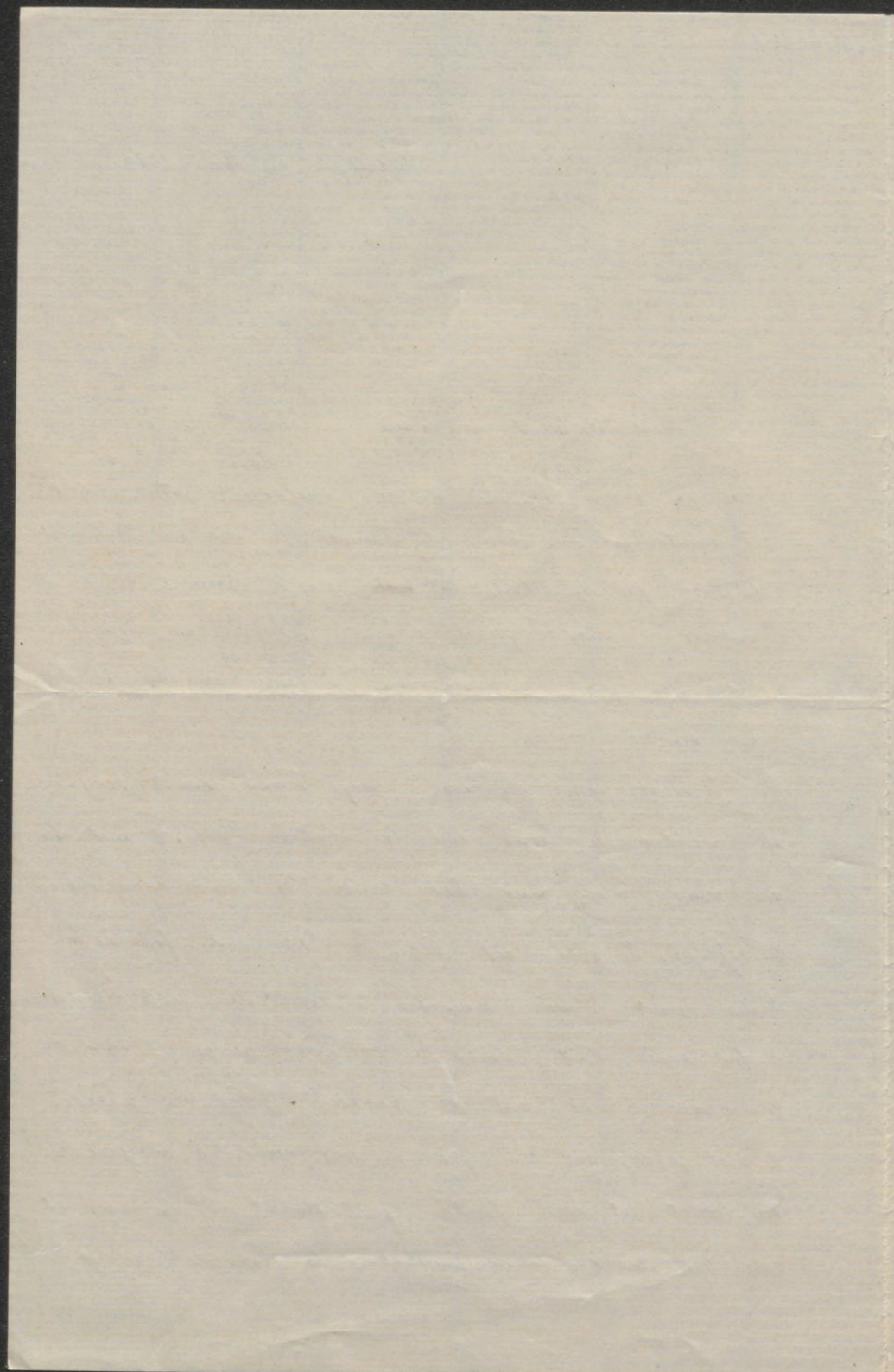


Paris, le 28 Mai 1880

Mademoiselle et cher ami,

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : votre traduction est acceptée par la Revue de France. On m'a prié seulement de vous quelques détails — ~~sur~~ sur les épreuves. Ceci ne souffrira aucune difficulté : j'avais prévenu au mois de Mars déjà que vous consentiez à faire voir les épreuves par moi.

Il s'est passé un assez long temps avant que j'ai été en état de vous dire la décision prise, et peut-être que vous m'avez tout bas accusé de vous avoir oublié ou négligé. Il n'en était rien. J'ai été quatre fois à la Revue avant d'avoir rencontré le secrétaire de la Rédaction. Je lui avais écrit, après la troisième course, le priant de m'envoyer un mot de réponse — pas de réponse. Ce n'est qu'après avoir lui que je suis arrivé à le prendre au collet, et me voilà griffonnant de la main et avec une plume invraisemblable la nouvelle que je



suis heureux de vous transmettre.

Tout est bien qui finit bien. Je pense qu'en
votre âge, vous excusez des lectures qui
ne sont point de mon fait. On m'a dit qu'on
m'excuserait la presse, avant le 15 Août, date
à laquelle je quitterai aisément Paris; mais alors
même que la nouvelle ne paraîtrait qu'en automne,
je vous considérerais de ne pas trop vous
impétier. L'essentiel, c'est que vous n'ayez
pas travaillé et peine en vain.

Je m'écrite là. d'heure me presse, et je desire
que ce mot vous parvienne sans une minute de
retard.

Laissez-moi vous serrer la main et vous
dire que je suis toujours à vous avec
les mêmes sentiments de respectueuse affection

Alfred Marchand.

